



HAL
open science

Radicalement votre

Benoît Grimonprez

► **To cite this version:**

| Benoît Grimonprez. Radicalement votre. Travers d'esprit, inPress. hal-03927631v2

HAL Id: hal-03927631

<https://hal.science/hal-03927631v2>

Submitted on 2 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Radicalement votre Pour une politique écologique du juste milieu

Par Benoît Grimonprez

« Il ne suffit pas d'ouvrir la fenêtre
Pour voir les champs et la rivière.
Il ne suffit pas de n'être pas aveugle
Pour voir les arbres et les fleurs.
Il faut également n'avoir aucune philosophie
Avec la philosophie, il n'y a pas d'arbres ; il n'y a que des idées.
Il n'y a que chacun d'entre nous, telle une cave.
Il n'y a qu'une fenêtre fermée, et tout l'univers à l'extérieur ;
Et le rêve de ce qu'on pourrait voir si la fenêtre s'ouvrait,
Et qui jamais n'est ce qu'on voit quand la fenêtre s'ouvre ».

P. Pessoa, *Poèmes désassemblés*.

Dans ma prime jeunesse, qui ne remonte pas si loin, la voie du milieu ressemblait au saint Graal : une sorte d'absolu mystique à atteindre. L'occident était alors baigné de philosophie orientale et d'arts cinématographiques hollywoodiens tout ce qu'il y a de plus martiaux. Le sage était celui qui, habité par la quiétude, avait trouvé le chemin qui embrasse les forces contraires de l'univers, en langage taoïste qui harmonise le yin et le yang, et s'élève ainsi au-dessus du commun des mortels errant dans le monde des illusions. Que s'est-il passé pour que cette quête de l'harmonie soit, de nos jours, considérée comme la réincarnation de la faiblesse et de la trahison ?

Le monde s'est converti à la polarité, système dans lequel s'opposent deux pôles distincts avec, fatalement, l'éloignement des positions médianes. Le « balance ton... » a remplacé la balance, en équilibre, de la justice. Qui ne penche pas ne pense pas ! Et penser est un sport qui se pratique collectivement en choisissant son équipe et son camp : celui des hommes cramponnés au patriarcat, ou celui des femmes par essence victimes ; celui des écologistes décroissants ou celui des consommateurs irresponsables ; celui des libéraux insensibles à l'intérêt public, ou celui des collectivistes liberticides ; celui des technophiles, pour qui les inventions sauveront l'humanité, ou celui des technophobes qui ne jurent que par le low-tech... Et je pourrais multiplier à l'infini les injonctions clivantes. Pour les systèmes dont elles procèdent, ces positions sont tout simplement des oppositions. Elles renvoient à des conceptions antagonistes du monde. Comment le moindre métissage serait-il possible ? Le triomphe du « ou » est la défaite du « et ». Il est inconcevable d'être et pour les femmes, et pour les hommes... « Si tu n'es pas avec moi, tu es contre moi », se rengorge chaque idée.

Le milieu appauvri

Dans cette partition contemporaine, et aux yeux du tribunal intellectuel, l'homme du milieu est doublement coupable. D'abord du forfait de compromission : le fameux centre mou ! En soufflant le chaud et le froid, la nuance est synonyme de tiédeur, maîtresse intime du conservatisme. L'incapacité à trancher, à prendre clairement position, est la marque de cette fabrique indécise. Mais il y a reproche plus grave : la duperie. L'homme du milieu est, soit un indifférent au malheur du monde (immonde jouisseur), pire un suppôt du pouvoir en place : il se drape dans la neutralité pour mieux servir les intérêts du système dominant. La preuve est qu'il ne prend pas automatiquement fait et cause pour les dominés (femmes, minorités, pauvres...). Or, ne pas se lancer dans une guerre en leur nom, c'est forcément armer le camp d'en face. Parabole ukrainienne !

Politique du pire

Politiquement, du moins en France, l'exercice macronien du pouvoir a donné corps et raison à ces théories. Ni de droite, ni de gauche revendiquait-il, lui et sa République claudicante. Nous est resté le fameux « en même temps » ! Pour qui meurt d'envie de taguer les murs des chapelles idéologiques, l'aventure était philosophiquement séduisante : dépasser les clivages politiques, ne pas réduire la vie à des oppositions dont les victoires alterneraient tels des coups de balanciers de l'histoire. Cesser de compartimenter le monde en deux, en deux univers qui se livrent une guerre perpétuelle au nom de laquelle il faudrait prendre les fusils ou la poudre d'escampette. Mais il ne faut pas trop croire à la beauté quand elle est insolente...

Cette troisième voie, non seulement n'a même pas été grattée, mais elle a été discréditée, salie, trahie, enterrée vivante. Quel idiot oserait aujourd'hui arborer ses couleurs ? On s'est rapidement rendu compte que la posture « jupitérienne » était la défroque à peine cachée du modèle libéral. Des amis de *think tank* entrepreneuriaux, au contact des sbires de ce pouvoir, avaient reniflé leurs congénères : « ce sont des libéraux purs et durs » me rapportaient-ils au début du premier quinquennat. Derrière le discours du pragmatisme, Macron a très peu fait dans la recherche de l'équilibre, avançant tous ses pions du même côté de l'échiquier en matière d'économie, de social, d'écologie. A ce dernier sujet, l'écologie, je me souviens du discours qu'il a prononcé à Marseille entre les deux tours de sa réélection. Pour la transition écologique de l'agriculture, il n'a prononcé que trois mots triés sur le volet : numérique, génétique, robotique. Si c'est pas du parti très pris ! L'enfumage dissipé, il reste dans cette action politique des options vieillottes préconisées depuis des lustres par une frange moisie de la classe politique et intellectuelle. Le centre restera toujours de droite ! Macronisme : tactique politicienne consistant à mettre à jour – i.e. faire marcher – le logiciel obsolète des Républicains.

La loi du plus faible

Mais en plus du tripatouillage, c'est l'impuissance qui restera collée, tel un pansement, à cette politique du milieu. Période Covid mise à part, le pouvoir a excellé dans l'incapacité de choisir et d'assumer ses non-choix. Pour expliquer pareille carence, il y a d'abord le manque de bagage culturel sur des sujets autres qu'économiques. Les jeunes et moins jeunes macronistes n'ont qu'une seule lecture – entrepreneuriale - de la société. Ils ont découvert l'autre face de la lune quand ils l'ont décrochée ! En l'absence de convictions ancrées, ce pouvoir parkinsonien tremble de peur de prendre la mauvaise décision, de s'attirer les foudres d'un secteur gréviste dans l'âme, de réveiller le gaulois réfractaire qui sommeille en nous... L'homme au pouvoir est avant tout un homme : il veut être aimé. Alors il repousse, louvoie, allume des contrefeux, lance des « Grands débats », des « Assises » ou des « Conventions citoyennes », pour gagner du temps surtout. Prétendument réformateur, le centre droit révèle son visage de pur gestionnaire. Son âme appartient désormais aux sciences occultes de gestion. Législateur, il bricole - parce que préparer serait exagéré - des projets techniques, bureaucratiques, sans dimension. Sa seule prise de risque : adopter des lois que la société, dans son for intérieur, a déjà voté. Avec lui, les institutions (gouvernement, parlement) sont une chambre d'enregistrement des évolutions sociales, pas des moteurs du changement. Mais peut-être n'ont-elles toujours servi qu'à cela ?

La méthode, bien souvent, n'a guère plus de panache. J'enfile ici mon costume gris d'homme du droit. Le flegme – pour rester poli - gouvernemental se retrouve jusque dans le journal officiel : des textes qui tournent autour du pot, qui accouchent d'instances et de procédures délirantes. Pas de décisions nettes et sans bavures, mais des dispositifs d'une infinie complexité et lourdeur, passant par des comités Théodule, dont l'avis obligatoire ne l'est ensuite pour personne (obligatoire). La réponse à la demande sociétale est donc souvent insincère, acrobatique, toujours très « administrative ». Les libéraux ne savent pas faire autrement qu'engrosser la bête administrative ! Il faudra bien un jour que quelqu'un écrive sur ce pacte diabolique qui existe entre le libéralisme économique et le système bureaucratique. Je disais que ce type d'action politique ne prend jamais de formes intelligibles, qui auraient la moindre chance d'être efficaces. « Parce que ce serait trop simple », me rétorque le gratte-papier du ministère. La vérité est que faire simple est toujours d'une incroyable difficulté.

Insidieusement, ce pilotage est celui d'une entreprise de dépolitisation de l'action publique. Comment ? Par la croyance toute évangélique du « gouvernement par les nombres » pour reprendre le titre d'un livre d'Alain Supiot, c'est-à-dire une logique comptable à tous les stades décisionnels. Je ne parle pas de finances, ni de restrictions budgétaires à la manière gauchiste. Je parle de la volonté folle de vouloir absolument tout quantifier, chiffrer, évaluer, réduire arithmétiquement : le chiffre seul donne le pouls du monde. Sous couvert d'approche scientifique et d'objectivité, toute décision aujourd'hui doit passer au crible d'une étude d'impact, elle-même tributaire d'indicateurs, de données, censés permettre de mesurer effets attendus ou inattendus. Beau principe de précaution dormant réveillé par les princes du calcul : face au moindre doute concernant la performance chiffrée de la décision, l'abstention s'impose. Prouvez par $A + B$ le résultat ou cessez sur le champ d'inventer ! Tout au long de ma carrière, j'ai pu observer cette fascination pour l'équation

ou l'instrument de mesure : le thermomètre. Peu importe le temps qu'il fait dehors, que le soleil brûle ou la pluie détrempe, c'est l'indice UV des rayons ou le taux d'humidité qui fait foi. Comme si des automobilistes s'obstinaient à suivre le GPS d'une voiture qui manifestement dérape vers l'abîme. Statistiques, chiffres, graphiques, données, sont autant de manières de déréaliser le réel, d'édulcorer sa charge émotive. En plus de tétaniser l'action, ils ont fait perdre le sens profond de la politique.

Ce refus de passer par le droit dur - je devrais dire le droit tout court - s'explique certainement par le manque d'assurance dans la décision prise. Comme on croit à peine dans ce qu'on préconise, on prend énormément de gants pour le mettre en application. Des fois qu'on se tromperait... Ce sont donc des instruments délibérément faibles, presque transparents, qui sont choisis pour y aller le plus doucement possible. Tout dans la souplesse, on devrait plutôt dire la contorsion, l'outil en caoutchouc pour bébé qui ne risque pas de couper, ni d'abîmer qui ou quoi que ce soit. A cet égard, l'office est parfaitement rempli par le système généralisé des appels à projets ou d'offres, sorte de guichet non-automatique de banque d'État auquel les acteurs économiques peuvent venir se servir moyennant des dossiers à remplir. Le pouvoir, en n'imposant rien, ne froisse personne et se fait bien voir en finançant la transition. Il investit dans l'espoir que l'argent, en ruisselant à flot, opérera des miracles. Le cynisme fonctionne parfois. En l'occurrence, c'est une gabegie monumentale.

Ce pouvoir accusé d'autoritaire est en réalité son exact contraire : il plie et fait dans le compromis lâche permanent. Au nom d'un « pas de vague » porté à son paroxysme qu'il fait mine de combattre. Un pouvoir tellement fasciné par le pouvoir qu'il en a peur. Brasseur de vent, il récolte la tempête du mécontentement social et le procès stupide de l'autoritarisme. Stupide, parce que ces gens-là n'aspirent qu'à une chose : se maintenir au sommet de la pyramide sociale. L'État est, pour eux seulement, une providence. Moins il s'en mêle - ou s'empêtre ! -, mieux le corps social se porte. C'est pourquoi le vœu le plus cher de cette engeance est que la cité se prenne en main et accomplisse le boulot à sa place. Tout doit accoucher par le bas : les petits gestes du quotidien, le rôle prépondérant du consomm'acteur, la vénération des démarches ascendantes *bottum up*, l'encouragement du dialogue territorial... Autant de stratégies qui font partie de la reprogrammation du logiciel libéral. Les pionniers du changement ont été retournés, récupérés, digérés par le système qu'ils contribuent désormais à verrouiller malgré eux. L'anarchie même n'échappe pas à cette partie truquée.

Penser comme une rivière

Sévère constat d'une voie du milieu complètement dévoyée par l'arrivisme politique. Comment pourrait-elle s'en relever ? Sous quels oripeaux ? Après l'horrible caricature, esquissons les traits possibles de son visage.

Mettons les choses au clair : la poursuite de l'harmonie n'a rien à voir avec le lénifiant « tout se vaut ». Elle n'est pas un renoncement à hiérarchiser les valeurs et les intérêts, ou à exprimer, à un moment donné, le sens des priorités. Il s'agit d'une posture volontariste, qui décide et assume ses choix. La radicalité

est son essence, mais une radicalité *sui generis*, originale, débarrassée de la litanie du parti. Le combat de la pensée du milieu n'est pas de vaincre le camp d'en face, de sacrifier à sa cause tous ceux qui ne la partagent pas. Il n'y a pas ce manichéisme qu'on retrouve à droite comme à gauche, leurs boucs émissaires (les arabes, les patrons, le capitalisme...), leurs solutions clés en main (le raccompagnement à la frontière, la taxation des riches...). Parce que dans la vie autre que celles des idées, dans le « réel » pour parler comme le poète Pessoa, il n'y a pas d'un côté les bons (ou les victimes), qui ont toujours raison, et de l'autre les méchants (exploiteurs), qui ont résolument tort. Ces catégories, nous les fomentons religieusement, pour nous sauver de l'absurdité totale des choses.

Oser la complexité

S'il y a une doctrine que la voie du milieu pourrait chérir, c'est peut-être celle de la pensée complexe d'Edgar Morin qui cherche à relier, connecter, plutôt qu'à séparer. Si nous défendions tout à l'heure une politique de la limpidité, c'est en rupture de style complet avec les discours simplistes, friands de la causalité unique (la lutte des classes, le patriarcat, le racisme, le libéralisme, l'immigration...). Parce que la dynamique vertigineuse du réel échappe à toute forme d'analyse réductionniste. La contradiction, dont j'admire les vertus, n'est ici qu'apparente. J'aime à penser comme Valéry que « ce qui est simple est toujours faux, ce qui ne l'est pas est inutilisable » (Mauvaises pensées, 1941). La ligne pourrait alors être de sortir du faux (pour autant que ce soit possible), mais de ne pas se condamner à la stérilité. Comment ? En partant de la matière complexe, en la travaillant, la sculptant, pour en faire un objet, et surtout un projet, humain et social. Le cuisinier, l'artiste, et même en principe le juriste, sait de quoi il retourne.

Respect du contradictoire et du délibéré

S'engager au milieu, c'est aussi nécessairement pratiquer l'éthique de la délibération selon laquelle la meilleure décision procède de l'échange d'opinions contraires. Là où la démarche dogmatique ne rêve que de claquer le museau des oppositions, de réduire au silence ceux qui pensent différemment, donc mal, la délibération intègre à son processus tous les avis, d'où qu'ils viennent, sans préjugés. Moins pour des raisons morales que pratiques. Dans les discours, même les plus effrayants, gît un fond de vérité, un fragment de réalité vécue, même déformée par l'esprit ; autant d'obstacles potentiels à la mise en œuvre d'une décision qu'il conviendra, le cas échéant, de surmonter. L'adversaire est sans doute le meilleur enseignant qui soit ! Ainsi le respect du contradictoire, de la parole d'en face, est au cœur de ce mode décisionnel. Tout l'inverse des procès médiatiques qu'on instruit actuellement, dans lequel le présumé coupable n'a pas voix au chapitre. Pour cause, peu importe en vérité son innocence à lui, en tant qu'individu, il paye pour les forfaits de ses semblables, pour ce qu'il est, et non pour ce qu'il a fait. Rhétorique ignoble de la fable : « si ce n'est toi, c'est donc ton frère ».

Mais délibérer, ce n'est pas palabrer interminablement. Ce n'est pas, comme la mode politique le clame, déléguer son pouvoir à des « partenaires sociaux » (qui n'ont rien de partenaires) ou à des instances collégiales pour qu'ils discutent à l'infini des mêmes problèmes et prennent, ou non, des mesures de pacotilles. En

amont, l'écoute, la consultation, le débat, la prise en compte de tout le spectre des idées certainement, mais pour ensuite arbitrer, statuer, rendre un jugement si possible auréolé de la force exécutoire – encore le langage parlant du droit !

L'intérêt de cette démarche aussi bien intellectuelle que politique est qu'elle débouche sur des variétés de solutions originales, issues du croisement fécond des idées. A l'instar de la matière végétale où l'on retrouve dans la descendance de la graine, en parts variables, les caractères de ses parents. En clair, la voie du milieu est moins celle du compromis, qui prend un peu de l'un et un peu de l'autre, qu'une voie résolument nouvelle (troisième, quatrième ou cinquième tant on ne les compte plus) qui, comme en pleine mer, trace sur les cartes mentales une route jamais empruntée. Pour reprendre les termes d'Edgar Morin, le résultat va constituer un tout organisé, donc une unité, qui sera bien plus que la somme des parties ayant servi à le composer. D'où sa nature vraiment idiosyncrasique, malgré le caractère composite de ses sources.

Genre non-binaire

On comprend alors, à l'issue d'un tel processus, que les positions binaires - du genre « pour ou contre les éoliennes dans les campagnes », « pour ou contre les bassines pour retenir l'eau » - se trouvent juste disqualifiées. Parce que l'alternative est en soi fautive. La complexité des enjeux induit des choix clairs (l'unité), mais qui font appel à des modalités savantes (diversité des parties de l'unité). A titre d'exemple, on pourrait acter à propos des éoliennes qu'elles sont indispensables pour la transition énergétique, mais que leur implantation doit relever d'une planification territoriale et passer par la maîtrise, par les populations locales, tant des infrastructures que de l'énergie produite.

Dans le même esprit, penser au milieu a davantage d'accointances avec l'éthique conséquentialiste que déontologique (position kantienne faisant primer le bien en soi, les convictions). Le fondement de l'idée, en l'occurrence, passe après la prise en compte des conséquences réelles de sa matérialisation. Ce n'est pas parce qu'une position est en soi justifiée (au nom de la morale, la religion, la science) qu'elle doit systématiquement prévaloir, surtout si son application concrète aboutit à une situation potentiellement injuste ou inacceptable. La bonne décision est ainsi, non pas la décision parfaite en théorie, mais la décision – en réalité - la moins mauvaise. Elle est la décision qui intègre, donc prévoit, gère, compense, ses propres effets négatifs non-intentionnels. C'est un choix responsable, assumé, qui fixe le monde dans les yeux et fait face à son aveuglement total.

Engagé sans être enragé

Se tenir au centre, du moins éloigné des franchises du prêt à penser, est bien une démarche engagée qui ne se résigne pas. C'est un travail acharné qui cherche à relier, à transcender les différences, que d'autres s'entêtent à séparer au nom des idées pures. Cela revient à cesser de voir le combat intellectuel comme un simple rapport de forces où celui qui perd aujourd'hui gagnera demain.

Les officines idéologiques, à passer leur temps dans l'affrontement stérile, se privent des moyens de faire réellement avancer leurs causes. Leurs éventuelles victoires sont tout au plus symboliques, provisoires, limitées. Mais qu'importe à leurs yeux puisque seule l'idée a de la valeur, les choses en sont dépourvues ! En crispant les opinions, en s'arc-boutant sur de sacro-saints principes, elles contribuent davantage à l'immobilisme qu'au changement – qu'en vrai elles redoutent de peur qu'il n'aille pas dans leur sens. Abandonner pour de bon le fanatisme des idées, s'engager dans la lutte non-armée, c'est chercher à regarder le monde tel qu'il est - pétri de contradictions -, mais aussi se donner une chance de le rendre plus vivable.

Saint-Sauvant, 25 octobre 2022.